

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

On prétend que nous avons failli à notre mission en ne faisant pas paraître en ce moment des travestissements.

Mais qui donc aurait pu prévoir que les bals costumés du carnaval allaient être de mode en avril et mai ? Tout est bouleversé dans l'ordre des choses sérieuses et des choses futiles.

« Futile, un bal travesti, me disait une de mes jeunes amies ! y pensez-vous, madame ? c'est chose très sérieuse que le choix d'un travestissement, car il peut vous enlaidir, s'il est mal choisi. Sachez que ma joliette tant a été presque trouvée laide une fois, parce que son déguisement, tout joli qu'il était, ne lui séyait pas. C'était cependant un séillant costume espagnol en beau satin orange, couvert d'une tunique en jais faite de perles enfilées formant un treillage, une nouveauté imaginée exprès pour elle, et sur laquelle on avait bâti un succès monstre. Patatras ! une chute complète. Il pa-

rait que la tunique était si lourde qu'elle écrasait les jupes qui, alors, semblaient pleurer sur elle ; le corsage même, avait un air pleureur, et la ravissante mantille, gracieusement soulevée par le peigne sur un pouf de roses rouges, n'a pu avoir raison du triste effet de l'ensemble. Mon oncle qui, vous le savez,



COSTUMES ET PARDESSUS D'ENFANTS
Modèles de madame Taskin, 2, rue de la Michodière.

adore sa femme, en fut troublé et vint lui dire aussi gentiment que possible : « Ma chère, on ne tire pas à chaque coup un numéro gagnant, vous perdez ce soir, allons-nous-en. » Elle comprit, s'en alla et fit bien. Après cela, osez dire que c'est chose futile que le choix d'un déguisement. »

Que répondre à semblable argument ; je me suis tue, en regrettant la mésaventure arrivée à l'une des plus charmantes femmes que je connaisse.

Les rubans sont en faveur ; on en met beaucoup dans l'ornementation des jupes, et ils se disposent en guirlande, avec des attaches de coques ou de choux. Quant à la ceinture, elle se fait en large ruban moiré ou ottoman, ou en faille coupée transversalement de rayures moirées.

« Comment pose-t-on le nœud à pans ? Je l'aime mieux derrière, me disait une charmante jeune fille de dix-sept ans, mais maman le préfère de côté ; votre avis, cousine Cora, me dit-elle avec ce gentil naturel qui lui attire les cœurs. — Je pense qu'il faut le mettre là où il siera le mieux. — Vous parlez en Normandie ; supposez que je sois une abonnée, et qu'à ce titre je vous demande votre avis la-dessus, que me répondrez-vous ? — Je répondrai que si vous êtes mince et grande, il fera mieux de côté, appuyé sur le pouf ; que si vous étiez petite, il vaudrait mieux le placer derrière ; moyenne et fluette, il ferait mieux de côté, un peu sur la hanche ; mais de ces trois manières, celle choisie devra s'harmoniser avec la tournure. »

On met des coques au corsage, à l'encolure, à la taille, à la manche, pourvu qu'elles soient gracieusement chiffonnées ; c'est coquet, et elles enjolivent et égayent un costume en lainage.

Les jeunes filles reportent des corsages boutonnés derrière, les boutons apparents ou cachés sous un pli ; cette façon jeune et gracieuse sied à leur taille. La jupe froncée à la taille ; pour tout ornement, un falbalas et la ceinture à grandes coques et longs pans. Voici un très joli modèle de madame Pelletier-Vidal. Il est en poil de chèvre pain bis, brodé de petites fleurettes grenat clair. Jupe ronde, avec un volant à plis creux dans le bas, volant appliqué d'une dentelle de laine grenat. Corsage à pointe et, soulevant la pointe du dos, le nœud-ceinture en ruban de moire grenat. Le dos boutonné sous un pli, le col droit, un nœud à l'encolure, un autre à la taille. La manche plate se termine par un bouillon en dentelle grenat, serré un peu au-dessus du poignet. Comme complément de ce costume, bas de fil d'écosse grenat et souliers lacés en chevreau glacé, mouchoir en batiste bise, festonné en coton grenat, avec des fleurettes jetées dans les écailles, gants de Suède mousquetaires. Chapeau en paille bise, une forme un peu avançante, avec une calotte *pic*, sur laquelle retombent des plumes bises et grenat ; encas en serge grenat, avec un plissé en dentelle bise et un manche en vieil ivoire japonais, sculpté de magots.

Madame Pelletier-Vidal, qui vient de s'installer 17, rue Duphot (boulevard de la Madeleine), a un talent gracieux et jeune ; elle habille parfaitement, et la coupe de ses corsages est très élégante. Son goût est sobre, mais sait devenir original, suivant la destination du costume ; il est toujours comme il faut. Les jupes rondes ont une grâce simple qui plaît, et les draperies

qu'elle organise, ont des enroulements nouveaux d'un charmant effet. Le talent de madame Pelletier-Vidal est bien connu.

Voici quelques jolis costumes entrevus le jour du vernissage. Nous en donnons plutôt l'ensemble que le détail, qui nous a un peu échappé.

Costume en lainage fauve et moire mousse. Jupe en moire ; les lés de derrière en lainage, sont plissés, relevés et serrés par des fronces sous la tournure. Veste se détachant par des revers en moire sur un gilet plissé et à pointe en lainage. Chapeau en paille de manille, orné de plumes mousse et d'épingles dorées.

Autre costume très élégant porté par une toute jeune femme. Jupe en dentelle de laine crème, couvrant une jupe rouge ancien, qui donne un léger transparent ; de petits paniers en soie ancienne ou moderne — en tout cas, si bien copiée, que c'est à s'y méprendre — brochée de fleurs, se perdent sous la tournure arrondie. Le corsage à basque assez longue et en soie, avec un fichu de dentelle de laine, croisé sous la poitrine et noué sur la tournure de deux coques à longs pans. Capote sans brides en dentelle de laine crème, avec une guirlande de roses passées. Un encas tout plissé de dentelle de laine, sur un transparent vieux rouge. Très coquette toilette qui attirait l'attention de tous et de toutes.

Voici, dans un autre genre, un costume qui nous a plu. L'étoffe, un alpaca gris combiné avec une faille française brodée de perles d'acier, formant trois cercles sur une jupe ronde que dépasse un très petit frisottant ; devant, une demi-jupe plissée, arrêtée au-dessus du troisième cercle, rejoint de côté un pouf chiffonné ; corsage-jaquette en alpaca orné de faille ; manche avec un revers mousquetaire en faille. Le grand chapeau en paille noire, drapé de faille grise, un gros chou retient une *montée* d'oiseaux de couleurs variées. Ces toilettes sortaient de la maison Pelletier-Vidal.

Nous avons vu des pardessus de toutes formes : de longs, de courts, d'ajustés, de flottants ; quelques-uns, très courts derrière, forment le cintre et descendent en pointe, devant. Cette forme élégante dégage le pouf et va très bien à la tournure. Ceux en dentelle de laine sont commodes, et ceux en tissu de jais d'une coquetterie charmante. Le costume simple qui se montrait parmi ces élégances, a nos préférences ; il est facile à porter, et pour la femme qui n'aime pas à attirer les regards, il passe sans prétention au milieu de la foule, dans sa simplicité comme il faut.

CORALIE L.

JUPONS ET TOURNURES

De madame M. Bordereau, 32, rue du Sentier.

Madame Bordereau a de très commodes et élégants jupons dont la coupe s'harmonise avec nos différents genres de costume. Pour la jupe droite, son jupon à tournure va on ne peut mieux, il arrondit la croupe, sans trop la développer et lui donne une façon fuyante bien gracieuse. Cette façon qui reçoit une moitié de jupon, plus ou moins luxueusement garnie de plissés, de bouillonnés, de volants, donne de la grâce à la tournure. Les plus élégants sont en surah de couleur tendre, mais, s'il ne fallait pas les faire blanchir, ceux en nanzouck ornés de plissés et de quantité de dentelle auraient nos préférences. Les plus courants re-

coivent de la broderie anglaise disposée en volant ou rehaussant des plissés et des bouillonnés. Quant aux petites tournures, elles sont nombreuses et diversement taillées; elles s'adressent à toutes les tailles. Il y en a en Andrinople, en escot rouge, noir, en nanzouck, en brillanté.

VELOUTINE L. FAY
9, rue de la Paix, à Paris.

Nos abonnées d'outre mer nous demandent si M. Fay expédie bien loin, bien loin son exquise veloutine et si elle peut traverser les mers sans s'altérer. Nous l'avons dit déjà et nous le répétons : M. Fay expédie la veloutine dans les cinq parties du monde sans qu'elle subisse aucune altération; les coquettes de tous pays peuvent donc la recevoir en écrivant à l'adresse ci-dessus. La veloutine est une excellente poudre de riz rafraichissante et hygiénique, puisqu'il entre dans sa composition une certaine quantité de bismuth. Elle se prépare blanche, rosée et crème et coûte 4 fr. la boîte et 5 fr. avec la houppé.

M. ÉMILE BESSONNEAU
Tapissier à façon, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.

Nous sommes heureuse des compliments que nos abonnées, de province et de l'étranger, adressent à M. Bessonneau; ils sont une preuve du talent de cet excellent tapissier et de son goût, et montrent quelle confiance nos lectrices doivent avoir dans les renseignements que nous leur donnons. M. Bessonneau appelé à Caen pour organiser des appartements, a si bien réussi que, pour contenter sa nouvelle clientèle, il se voit forcé de fonder dans cette ville, une succursale de sa maison de Paris.

Pour l'étranger, M. Bessonneau organise, sur les mesures qui lui sont envoyées, les rideaux, draperies et portières d'un appartement, de façon à ce qu'il n'y ait plus

qu'à les mettre en place. Nous avons vu chez lui de bien jolies tentures prêtes à être expédiées en Espagne. Les prix de M. Bessonneau sont très raisonnables. Il envoie les dessins de toutes sortes de sièges, de meubles de fantaisie : X, tabouret carré, paravent, draperie de glace



3378
Costume en faille et ottoman noir. — Costume en foulard bleu broché de roses.
Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

chaise-volante, banquette de cheminée, vide-poche monté, etc., etc. S'il en est besoin, M. Bessonneau se rend sur les lieux pour l'organisation d'une villa, d'un hôtel, etc., etc.; les frais de déplacement sont à sa charge.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159)

Manteau de printemps pour enfant de 8 ans. — Drap amazone gris Sarde. Façon cintrée au dos et fermée diagonalement. Petite pèlerine drapée à l'encolure avec un col rabattu en velours. La manche large serrée dans un haut poignet en velours. Sur le côté, grande poche en velours. Prix, 39 fr.

Veste en drap bleu pour enfant de 8 à 10 ans. — Veste en drap avec un grand gilet en velours doublé de soie caroubier ou assortie; elle est fermée sous la taille, par une agrafe en acier et rejetée en revers. Poche ornée de boutons d'acier ainsi que le devant : Prix, 50 fr.

Manteau en fantaisie pour enfant de 7 ans. — Façon droite devant, cintrée au dos; une draperie-fichu descend en biais s'attacher sur le côté par un flot de coques. Derrière, deux coques tombantes. Prix, 30 fr.

Robe en lainage bleu ou de toute autre couleur pour enfant de 8 à 10 ans. — Sous-jupe avec un plissé; robe ouverte sur une chemisette plissée en nanzouck ornée de dentelle rabattant dessus. Chaque bord des devants est plissé, puis les devants sont réunis très bas sous la chemisette; à partir de là, la jupe est plissée, les côtés plats en sorte de panneau, une dentelle-guipure au bas; le dos à plis. Un

devant-veste, rapporté à l'épaule, s'arrondit sur la robe et se drape de plis fixés de côté par un nœud en ottoman. Ruban noué sous la chemisette. Col et parement en dentelle. Coques à l'encolure : Prix, 45 fr.

Costume en faille et ottoman unis. — Jupe plissée de larges plis creux, et garnie d'entre-deux de jais entre les plis qui doivent se toucher. De chaque côté une draperie-feuille en ottoman relevée près du poulf tombant; les deux côtés semblables. Corsage en faille; le postillon dentelé. Plastron en ottoman cerné d'une bretelle en jais. Col droit fait d'un entre-deux de jais. Draperie en ottoman piquée d'un nœud à la manche demi-longue. Chapeau en paille grise, le bord ruché. Garniture de plumes mauve

et blanche; nœud de satin mauve dentelé de satin blanc.

Costume en foulard bleu broché de roses pour jeune fille. — Jupe entièrement ornée de plis rabattus, posée sur un dessous en taffetas bleu qui reçoit au bord, un frissonnant. Tunique relevée sur la hanche par le pli châtelaine et modérément pouffonnée. Du côté opposé, la longueur est régulièrement disposée en plis. Corsage à chemisette froncée à l'encolure, puis à la taille; une basque rapportée rejoint un petit habit court et à plis ronds. A la manche, draperie et plissé. Col carcan. Chapeau en paille Manille, bordé de velours avec un poulf de coques en gaze rayée, piqué d'épingles à boule dorée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4519

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en étamine mais et velours loutre. — Tablier garni de cinq bouillons en laize de laine, piqués de nœuds en velours qui retiennent des rubans en velours loutre drapés et flottants; le troisième bouillon n'a que des nœuds. Au-dessus, un volant de dentelle de laine crème s'arrête sous les lés de derrière, lesquels sont plissés, avec une tournure arrondie. Le tout pose sur une sous-jupe en taffetas. Corsage à pointe et à postillon. Un fichu en dentelle pincé sous la poitrine et des nœuds en ruban de velours échelonnés. Col droit. A la manche une dentelle et un nœud. — Bas en fil d'Écosse loutre. — Souliers mordorés. — Gants de Suède. — Chapeau en paille loutre garni de plumes mais et d'une aigrette de bluets.

Costume en poil de chèvre bleu ancien. — Jupe en taffetas, au bas un plissé; seconde jupe ronde en poil de chèvre, dentelée au contour et du côté droit sous lequel s'arrête la jupe; les lés de derrière sont montés par des fronces serrées et le devant couvert d'une draperie tablier. Corsage-Directoire avec un postillon plissé. Une chemisette en surah prise dans une ceinture en velours fermée par une boucle. Deux petites pèlerines dentelées et étagées. Col droit. A la manche un parement en velours surmonté d'une bande dentelée. — Bas de soie. — Souliers vernis. — Gants de Suède. Chapeau en paille Manille orné de fantaisies en plumes.

CHRONIQUE

A l'Académie Française. — M. de Rothschild et l'Académie des Beaux-Arts. La garde nationale. — Les Parisiennes de James Tissot. La Menteuse. — L'ouverture du Salon. Une simple annonce; la parole est à un autre.



mes illusions sur le « sérieux » des chroniqueurs parisiens n'étaient envolées depuis longtemps, l'abus honteux qu'ils ont fait du *crime de la rue de Sèze* aurait suffi pour me désillusionner sur leur compte. On ne se moque pas du public à ce point-là, et je me demande ce que les étrangers qui lisent nos journaux, doivent penser d'une capitale où, pendant quinze longs jours, les feuilles du matin et les feuilles du soir, à part un petit nombre, n'ont pas trouvé, pour occuper l'esprit des lecteurs, de sujet plus intéressant que le cadavre d'une pauvre femme assassinée. J'aurais compris, jusqu'à un certain point, cette insistance, s'il se fût agi d'un de ces crimes compliqués et mystérieux qui se dressent devant l'imagination comme un point d'interrogation sanglant et sinistre. Mais on n'a jamais vu d'égorgeement plus simple, ni de criminel arrêté plus vite. Quand on pense que le procès de Marchandon remplira encore

les journaux pendant une semaine, et qu'il faudra subir ensuite les détails de son exécution (car j'espère bien qu'on ne lui fera pas grâce), c'est à dégoûter de l'assassinat.

Quant à moi, je me demande — rassurez-vous ; j'en ai fini avec ce sujet plus qu'usé — je me demande comment cette concierge qui s'arrête stupidement à la porte derrière laquelle des cris de détresse retentissent, n'est pas, elle aussi, sous les verroux. Le rôle des concierges se borne-t-il donc à épier nos secrets, à nous faire attendre dans la rue quand il pleut, et, le jour de l'an venu, à empocher, avec un hideux sourire, les étrennes que nous avons l'insigne lâcheté de leur donner?

Les autres événements de la quinzaine ont passé à peu près inaperçus. A peine messieurs les chroniqueurs ont-ils mentionné la réception de Ferdinand de Lesseps à l'Académie Française, en déclarant que « jamais la coupole de l'Institut n'avait contemplé... », etc. ; vous connaissez le vieux cliché. Quelques-uns ont même fait assister à la séance le duc d'Aumale qui est en Sicile.

Cependant l'admission du « grand Français » au nombre des Quarante sera, dans l'histoire de l'illustre



Fabroner imp. Paris

4519

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Costumes de M^{me} TURLE, 27, r. de Cléry - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier - Veloutine FAY,

27, r. de la Paix - Ceffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4-Septembre - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE,

11, Avenue de l'Opéra.

Compagnie, un épisode curieux ou, si l'on veut, une exception. Celui-là n'apporte avec lui ni la lyre du poète, ni le stylet d'or du grand écrivain, ni le cothurne et le masque de l'auteur dramatique. Il entre au Palais Mazarin ayant sur l'épaule la pioche qui a réuni deux mondes, et, loin de m'en plaindre, j'aurais voulu que M. Renan le constatât davantage, sans s'évertuer à prouver que Lesseps est un orateur à sa façon, et sans répéter vingt fois, comme une excuse, que ce perceur d'isthmes aime sa patrie. Cela faisait trop penser à ces jeunes filles à marier qui sont laides et qui n'ont pas le sou, et desquelles on dit : « C'est vrai ; mais elle aime tant sa mère ! »

D'autant plus qu'en ouvrant le canal de Suez, le nouvel élu a travaillé pour l'Humanité plus encore que pour la Patrie. Hélas ! si l'on pouvait lire au fond de sa pensée, n'y verrait-on pas la secrète tristesse d'avoir surtout travaillé pour l'Angleterre ? Deux fois dans ma vie j'ai franchi ce couloir de 67 milles marins. J'y ai rencontré de nombreux navires. Combien portaient le pavillon tricolore... ?

Certes, la gloire de Lesseps n'en est pas diminuée ; il n'en est pas responsable, pas plus que des combats effroyables qui se livreront un jour — M. Renan a dit vrai — pour la conquête de « ce petit ruban bleu. » Pourquoi, dans son beau discours, celui dont aucun de nos écrivains ne dépasse le style, nous a-t-il étonnés par des affirmations d'une vérité plus discutable ? Était-il donc nécessaire, je le répète, d'excuser galamment Lesseps de n'être pas Renan, d'autant plus que le récipiendaire avait fort allègrement pris son parti de n'être « qu'un homme de marque ! » Pourquoi donc reconforter cette modestie toute consolée d'avance, en articulant cette parole énorme : « Il n'y a pas d'art de parler, pas plus qu'il n'y a un art d'écrire. »

Jusqu'ici nous avons tous cru que l'ancien élève du petit séminaire de Tréguier n'en voulait qu'aux dogmes catholiques. Et encore, il a ses tristesses, lui aussi, cet autre donneur de coups de pioche dans le roc éternel. A son dernier voyage à Tréguier, il voulait revoir le cloître de la Cathédrale, où il avait joué enfant. Il s'y arrêta, silencieux et pensif, puis, devant une mienne amie de qui je tiens cette anecdote :

« J'aurais voulu reposer là, dit-il. »

Et il ajouta en soupirant :

« Mais l'Église ne voudra pas de moi. »

Me voilà loin de l'Académie française. Entrons un instant à celle des Beaux-Arts, qui vient de fermer sa porte au nez du baron Alphonse de Rothschild. Il paraît que c'est le peintre Meissonnier qui a donné le tour de clef à la serrure, imitant la sévérité de ces tuteurs jaloux qui n'aiment point voir des galants trop riches rôder autour de leur nièce. Les amis du baron ont pris la chose en riant, et ils ont bien fait. « Demander un brevet d'artiste à un Académicien libre, ont-ils dit, c'est réclamer un diplôme de Saint-Cyrien à un aspirant garde national. »

Le mot est dur pour les Académiciens libres, car, en France, le ridicule tue, et la garde nationale est une chose ridicule. (Sans cela, il a y beau temps que nos députés l'auraient reconstituée.)

J'ai perdu, le mois dernier, un oncle fort âgé, ancien

garde du corps, qui prétendait avoir dû à cette institution les plus mauvais moments de son existence. Rentré, après 1830, dans sa petite ville, il avait été incorporé dans la milice citoyenne comme simple soldat, car il serait mort plutôt que d'y accepter le moindre grade, et vous allez voir comment il comprenait son service. Un jour qu'il était de faction devant la mairie, le capitaine, un des forts épiciers de l'endroit, faisant sa ronde, trouva que le factionnaire s'était absenté après avoir soigneusement déposé son fusil dans la guérite. L'officier, se doutant bien de ce qui était arrivé, entre furieux au café voisin et y trouve mon oncle en train de jouer au whist avec quelques royalistes incorrigibles.

« Monsieur, s'écrie le capitaine, vous avez servi et vous devriez savoir à quoi vous vous exposez en quittant votre fusil et votre guérite. Reprenez votre faction à l'instant même, ou sinon vous passerez en conseil de guerre. »

La sentinelle posa ses cartes et obéit avec une soumission qui étonna tout le monde. Une heure plus tard, l'épicier, méfiant, retournait à la mairie. Cette fois il n'y trouva plus rien. Mais, dans le café, il aperçut mon oncle qui, aidé de ses amis, avait transporté la guérite dans la salle de jeu. Il s'y était assis, son fusil entre les jambes, et il continuait tranquillement sa partie.

« Mon capitaine, s'écria-t-il triomphant. Vous voyez que je vous ai obéi. Cette fois je suis dans ma guérite et je n'ai pas lâché mon arme ! »

On en rit encore à X.

Il faut être fanatique de peinture, ce que je ne suis pas, ou désœuvrée, ce que je suis encore moins, pour suivre exactement les expositions qui s'ouvrent chaque jour. J'y ai renoncé depuis longtemps, bornant mon zèle à parcourir les principales, afin de ne point paraître idiot dans certains salons où ce sujet de conversation joue un grand rôle. Cependant, de même qu'on lit quelquefois un livre à cause de son titre, je suis entrée l'autre jour à la galerie Sedelmeyer alléchée par ces mots : *Quinze tableaux sur la femme à Paris*, par James Tissot.

« Pour le coup, me disais-je, voilà un peintre qui peut se vanter d'avoir eu une idée et d'avoir trouvé un sujet. Si, parmi les cent types de la Parisienne, il a su en reproduire quinze avec esprit et talent, sa collection attirera du monde. »

Sans avoir absolument réalisé ce qu'on pouvait attendre de son titre, l'exposition de M. Tissot m'a fort intéressée. A première vue, ses Parisiennes ont le grand défaut, du moins quelques-unes d'entre elles, d'être un peu trop Anglaises, inconvénient qui s'explique par le séjour de dix ans que l'artiste vient de faire à Londres. De plus, ces aquarelles gigantesques (deux tiers de grandeur au moins) pèchent souvent par de légères incorrections dans l'effet de perspective. Enfin cette acrobate en maillot d'un rose vineux et ces figurantes de l'Hippodrome en costumes pseudo-romains ne sont pas tout à fait à leur place dans cette galerie. Mais combien j'aime la *Menteuse*, par exemple, qui rentre, toute chargée de fleurs, de paquets et de boîtes, dans le fumoir de son mari ! Pour expliquer

(La suite à la page 164).



Robe en tulle et broché bleu pâle sur fond vieil or et velours bleu de roi (devant et dos).

MODÈLE DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Robe de diner. — Sous-jupe en taffetas, couverte de volants en tulle de Malines brodé, coupés par des panneaux en broché avec une petite draperie rehaussée de dentelle sur la partie supérieure. Le corsage en velours, les petits côtés prolongés en deux longs pans, lesquels sont assujettis et cernent la traîne qu'ils complètent. Le devant à longue pointe ouvert sur une che-

misette plissée en dentelle, sur laquelle passe une traverse qui retient le corsage. Un col Médicis; un bouquet de côté. Manche bretonne en dentelle, serrée au-dessus du coude dans un bracelet en velours bleu. Très séyante toilette, d'une grande élégance et d'une nouveauté incontestable, qui affirme le talent de la maison Vidal sœurs.



Déshabillé en mousseline, brodé de palmes grenat (patron découpé). — Matinée genre oriental.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Déshabillé pour jeune fille. — Jupe plissée verticalement et blouse plissée, montée à un empiècement carré et boutonnée derrière. Ceinture en ruban ottoman et satin nouée de côté et sous la taille, de coques à pans.

Matinée pour dame. — Composée d'une jupe en étoffe de soie brochée d'arabesques d'un riche coloris,

avec léger courant de fil d'or. Blouse sultane en dentelle froncée sous un col marin; des plis diminuent l'ampleur vers la taille et sont piqués d'un flot de ruban pourpre. Manche flottante doublée en soie pourpre avec manche-bouillon en dentelle, s'arrêtant au-dessus du coude. Une dentelle à la jupe, devant seulement.

son retard, elle a préparé toute une série d'histoires que le pauvre homme avalera sans sourciller. Elle a passé un siècle au marché aux fleurs de la Madeleine. C'était idéal ! on y serait resté toute la journée. Puis, ces commis du Louvre n'en finissent pas. La foule est telle qu'on ne peut se faire servir. Toutes les com-mères de la province semblent s'être donné rendez-vous là, en ce moment. Enfin, chez la couturière, elle a posé une heure et demie pour attendre son tour d'essayage. Et patati et patata. Ah ! madame, vous n'êtes qu'une vilaine menteuse, mais une menteuse bien charmante et bien Parisienne, dans tous les cas.

Et, déjà, voici le joli mois de mai revenu. A vrai dire, pour être vraiment « joli », ce mois des fleurs et de la jeunesse aurait dû nous apporter un peu plus de soleil, un peu moins de bruits de guerre et de ru-meurs vagues de choléra. Mais qu'y faire ? en prendre son parti, ne pas sortir sans son parapluie, et danser comme si de rien n'était. Car on a dansé beaucoup, durant cette quinzaine, grâces en soient rendues prin-cipalement aux Rothschild, aux de Hirsch et aux Mun-kaczy, un nouveau salon à peine ouvert mais où se précipite déjà le meilleur monde. Certes, les étran-gers ne peuvent se plaindre, aujourd'hui, que Paris leur tient la dragée haute.

Enfin, pour terminer ces notes jetées un peu au hasard, l'avant-dernier *great event* de la saison est accompli : le Salon est ouvert. Il a déjà fait beaucoup parler de lui, moins par les chefs-d'œuvre qu'il con-tient, que par les soi-disant chefs-d'œuvre qu'il a refusé de contenir. En plus de la nombreuse cohorte des *refusés*, il y a, cette année, un petit peloton d'ex-pulsés pour cause de politique et — qui l'eût cru — d'outrage aux mœurs. Il y a donc encore des mœurs ? Et les mœurs, Dieu juste ! se sont réfugiées chez les artistes ! En vérité, de nos jours, ces peintres ne se refusent plus rien. Ah ! comme il se frotte les mains l'expulsé pour cause d'immodestie ! Dans quelque bou-tique située sur le passage de la foule il installera sa toile derrière un tourniquet, à un franc d'entrée par tête. Et, au bout d'un mois, son tableau sera large-ment payé. Car on veut protéger la foule contre la perversion et c'est elle qui est pervertie. C'est mettre des grillages le long de la rivière pour empêcher les poissons de tomber à l'eau.

Sur ce, je cède, pour le compte rendu du Salon, la plume à votre *cicerone* ordinaire, car mon talent se borne à vous annoncer que le rôti est sur la table. Quant à le découper, ce n'est pas moi qui m'en charge.

CONSTANCE.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



UNE vieille demoiselle anglicane ou méthodiste, on ne savait pas au juste, profita de la situation pour commenter, avec force hyperboles, le dernier sermon du Révérend James Preston ; et quoi qu'elle trouvât peu d'écho, elle se lança résolument dans son sujet. Un instant même, les fameux petits livres que tout le monde connaît montrèrent le coin de leur couverture ; mais comme aucune main ne se tendit pour les recevoir, miss Anna Eggerfield les fit rentrer dans l'ombre, projetant de les utiliser à l'antichambre.

Maggy riait sous cape ; Solange pensait à Alan.

En rentrant au salon, Roger Seynald saisit un lam-beau de phrase de la vieille miss.

« Et moi aussi, je proteste, s'écria-t-il avec une con-viction qui abasourdit miss Anna ; mais ce n'est pas dans le sens du R. Preston ; c'est contre l'abominable usage qui nous éloigne de ces dames en nous retenant à table sans elles. Je déclare que je ne m'y soumets plus.

— Et le fumoir français, mon cher ? répliqua non sans malice lord Almeton.

— Ah ! vous n'êtes pas généreux de dévoiler mon défaut capital ; ces dames vont me prendre en hor-reur. Mais laissez-moi vous faire observer... »

Roger se lança dans une théorie, tendant à prouver

la supériorité de la galanterie française, et une aimable gaieté, réveillée par sa verve, se mit à voltiger sur les lèvres de ses auditeurs.

L'ennui était conjuré, à la vive satisfaction de lady Almeton.

Si l'intelligente femme avait laissé cet hôte redou-table envahir son salon, c'est que, de même que So-lange, elle se sentait inquiète.

Toutes deux eussent été bien étonnées d'apprendre que leur souci était le même.

M. Auburn vint assez tard. Rien de plus naturel que sa présence, puisqu'il était provisoirement fixé dans le voisinage ; pourtant, il apporta un « froid » suivant l'expression vulgaire qui peint bien ce qu'elle veut dire.

Certains yeux l'observèrent avec curiosité, d'autres se baissèrent devant les siens. Il se jouait là une petite scène intime qui échappait au plus grand nombre, et dont Auburn était évidemment l'acteur principal.

Lui paraissait fort à l'aise, et il eut le tact de peu causer avec Maggy, que son émoi disposait mal, d'ail-leurs, à une conversation suivie.

Il se retira le dernier. Un moment après, Solange chercha Maggy des yeux : elle était debout sous la pluie, un peu en avant de la porte-fenêtre, restée ouverte, qui faisait communiquer le salon avec le

« Maggy ! fit mademoiselle d'Aulnoy en s'approchant vivement. »

La jeune fille rentra, et lady Alместon aperçut ses cheveux et sa robe mouillés.

« A quoi pensez-vous donc, mon enfant ? observa-t-elle. Voilà, en réalité, une singulière fantaisie. »

Puis, s'approchant de sa fille et à voix basse :

« Venez dans ma chambre demain matin ; j'ai à vous parler. »

Rien ne transpira de cet entretien entre la mère et la fille ; mais Solange remarqua que lady Alместon paraissait triste, et que les yeux de Maggy devenaient plus sombres.

Quoi qu'il en fût, M. Auburn disparut de l'horizon.

L'été s'avancait, et madame de Valfontaine, sur le point de rentrer en France, dut s'absenter quelques jours pour une affaire urgente. Elle laissa Solange à Almesfort-House.

Un jour, la jeune fille, revenant d'une maison de garde où elle avait visité un enfant malade, fut accostée par un petit garçon à la mine fûtée.

« Please, miss, for you from a gentleman. »

— De la part d'un monsieur... répéta mademoiselle d'Aulnoy très surprise, et sans prendre la lettre qu'on lui tendait.

Mais le gamin, stylé soigneusement, sans doute, lui mit le billet dans la main et s'enfuit à toutes jambes.

L'enveloppe ne portait pas de suscription. Le premier mouvement de Solange fut de ne point l'ouvrir ; le second, inspiré par la réflexion, lui fit briser le cachet.

« Quelque requête ! pensa-t-elle en riant du titre de gentleman donné par l'enfant au solliciteur inconnu. »

Elle lit deux lignes, rougit beaucoup, parcourut du regard la fin de la lettre, et la mit dans sa poche en regardant autour d'elle, comme honteuse de son action.

Cette lettre était écrite par M. Auburn à Maggy. Dans des termes très respectueux et habilement choisis, il lui renouvelait l'expression de son amour, et lui disait que, banni d'Almesfort-House, il ne gardait d'espoir que dans leur commune énergie. Inutile de demander la jeune fille à son père, qui le ferait mettre, lui, Auburn, à la porte par ses valets ; il fallait donc qu'elle se décidât à se laisser enlever. Il arrangerait tout pour que leur mariage suivit immédiatement cette fuite, dont il était le premier à déplorer l'absolue nécessité ; et bientôt le pardon de lord Alместon couronnerait leur bonheur.

Puis venait un plan très simple, dont l'exécution devait avoir lieu le soir même.

Ce billet était tombé entre les mains de Solange par une méprise qu'elle s'expliquait facilement. La malade qu'elle venait de voir était chaque jour visitée par Maggy, que des souvenirs d'enfance rattachaient à elle ; c'était par hasard que Solange remplaçait son amie, un peu souffrante. Celui qui surveillait de loin les habitudes de Maggy crut la désigner sûrement à son messenger, bien loin de se douter qu'il l'envoyait vers une autre.

Il est aisé de comprendre l'émotion, la stupeur, les perplexités de Solange. Devait-elle parler ou se taire ? En l'absence de sa tante, elle ne pouvait s'adresser qu'à lady Alместon, et sa délicatesse, son amitié pour

Maggy répugnaient à ce moyen qui ressemblait à une trahison.

Parler à la jeune fille devenait inutile et dangereux ; c'était se faire en quelque sorte la complice d'Auburn, servir de canal à son détestable message ; et Solange sentait que dans l'état d'esprit où se trouvait Maggy, tout conseil, toute adjuration eût été inutile. N'avait-elle pas soutenu la veille à mademoiselle d'Aulnoy la légitimité de procédés semblables, dans certains cas extrêmes, quand la volonté des parents s'oppose d'une manière absolue au bonheur de leurs enfants ?

Garder le silence était la solution la plus simple ; mais Maggy demeurerait exposée à de nouveaux assauts plus adroitement menés, et dont la réussite restait possible. Pour oser écrire cette lettre, le séducteur devait se croire sûr de son influence, et il était trop intelligent pour le croire sans raison. Il fallait donc, non seulement conjurer cette crise, mais en prévenir d'autres ; Solange se jugeait en quelque sorte responsable de ce qui adviendrait à cette pauvre enfant dévoyée, si pure hier, si imprudente aujourd'hui, et peut-être demain si coupable.

A tout prix, il fallait avertir Auburn que l'amitié veillait sur Maggy et saurait se montrer impitoyable ; s'il ne pouvait rougir, il fallait le faire trembler.

Et Solange se sentit une grande force pour accomplir ce qui lui apparaissait comme un devoir.

Auburn disait à Maggy qu'à huit heures et demie, alors que, le dîner fini, les maîtres rentraient au salon et tous les domestiques se rassemblaient à l'office, il l'attendrait à une petite porte qui s'ouvrait rarement, mais n'était que verrouillée.

En quittant la table, Solange, à qui son attitude pendant le repas avait valu d'inquiètes et affectueuses questions, remonta dans sa chambre où elle avait recommandé à sa vieille Benoîte de l'attendre.

L'excellente fille, type heureux et rare d'attachement à la jeune maîtresse qu'elle avait vue naître, l'eût suivie au bout du monde sans se permettre de l'interroger. Toutefois, Solange jugea convenable de prévenir les réflexions que pouvait lui suggérer la scène dont elle allait être témoin.

« Ma bonne Benoîte, dit-elle en s'enveloppant la tête d'une mantille noire et les épaules d'un châle léger, ton dévouement et ta discrétion me sont plus que jamais utiles ce soir. Quoi que tu voies ou tu entendes, souviens-toi que si ma tante était ici, elle m'approuverait... ou du moins agirait sans doute comme je suis obligée de le faire. »

Toutes deux descendirent, et se trouvèrent bientôt dans la partie la plus fleurie du parc — le lieu de prédilection de Maggy. Des plantes rares, des arbustes précieux se groupaient dans le plus harmonieux des désordres, et embaumaient l'air de leurs senteurs exquises. Solange passa vite, car il faisait encore très clair, et à tout prix, elle devait garder le secret de sa démarche.

Un taillis épais lui offrit la protection de son ombre, la futaie devint haute, et un vrai bois, dont on respectait le caractère sauvage, déroula ses allées profondes devant le regard ému de la jeune fille.

Solange était brave à sa manière, mais éminemment femme ; et à part l'impression pénible causée par ce qu'elle était contrainte de faire, se trouver seule — ou presque seule — dans le parc à cette heure avancée,

lui causait une sensation nerveuse qui ressemblait à de la peur.

Maggy, avec son caractère hardi et le sentiment qui l'inspirait, eût pu venir là sans trembler; mais tout autres étaient la nature et les motifs de Solange.

Toutefois, elle s'oubliait tellement pour son amie et son âme était si pure, que l'idée du seul danger qu'elle courût ne lui effleura même pas l'esprit.

La porte par laquelle devait fuir la malheureuse enfant s'ouvrait dans le mur d'enceinte, peu éloigné du château de ce côté-là.

Solange y fut bientôt, et appuyant son oreille contre le bois à demi vermoulu, anxieuse, elle écouta.

Quelque léger que fût le pas des deux femmes, il avait trahi leur approche, car de l'autre côté de la porte, un pas masculin résonna et une voix demanda doucement :

« Est-ce vous, Maggy? Je n'osais plus l'espérer... Ouvrez vite : je me suis assuré que les verroux sont d'un jeu facile, et... »

Il s'arrêta. La porte tournait sur ses gonds, et à la lueur du crépuscule, une femme apparaissait sur le seuil.

Il recula; son premier mouvement fut de fuir, le second de faire face à l'orage.

Comprenant immédiatement la méprise qui avait eu lieu — trop sûr, hélas, de Maggy, pour interpréter d'une autre manière la présence de Solange — il voulut payer d'audace, puisqu'il devenait impossible de dissimuler.

Solange fixait sur lui un regard écrasant.

« Monsieur, dit-elle d'une voix calme, votre lettre est entre mes mains; elle n'en sortira que pour passer entre celles de lord Alместon... à moins que vous ne me juriez deux choses : cette odieuse tentative sera la dernière, et demain, vous aurez quitté les environs.

— Est-ce lady Maggy qui vous envoie, mademoiselle? »

Une seconde fois, un regard chargé de mépris fit baisser les yeux à l'insolent.

« Qu'elle ne soit pas nommée ici!... Voulez-vous jurer, oui ou non? »

— Peste, vous êtes vive. Eh bien, oui, vous avez ma parole, je désarme si vous consentez à en faire autant.

— Mon attitude se règlera sur la vôtre.

— J'admire votre énergie, Mademoiselle.

— J'en aurai toujours pour défendre mes amis : ne l'oubliez pas. »

Et la porte, que Solange refermait, lui déroba le sourire sardonique qui accueillait cette déclaration.

Sur les lèvres d'un tel homme, ce sourire devenait une menace.

Pâle de l'effort qu'elle s'était imposé pour jouer son rôle jusqu'au bout, Solange se tourna vers Benoîte, immobile derrière elle.

« Rentrons, » fit-elle brièvement.

Et elles reprirent en hâte le chemin du château, pendant que le roulement d'une voiture — celle qui devait enlever Maggy — se perdait dans le lointain.

Rester longtemps muette auprès de sa maîtresse n'entraînait pas dans les habitudes de Benoîte. Solange demeurant silencieuse, elle se décida à parler.

« J'ai vu et compris, mais que Mademoiselle ne craigne rien : je sais être discrète. Tout de même, il

faut être un fier misérable pour oser adresser un mot sur ce ton à un pareil ange du bon Dieu.

— Si tu as compris, il faut oublier ma bonne... Tu m'entends?

— Oui, j'entends... C'est égal, si je servais une maîtresse comme mademoiselle Maggy... »

Benoîte jugea convenable de ne pas finir sa phrase autrement qu'en branlant la tête d'une façon qui lui était particulière. Solange, d'ailleurs, était trop sûre de sa vieille servante pour s'inquiéter de ses réflexions.

Placée sans conseil et sans expérience dans une position aussi délicate, elle avait agi sous l'empire de l'indignation, et avait réussi. Quand elle réfléchit plus froidement à ce qu'elle venait de faire, elle fut à la fois effrayée et satisfaite. Elle s'exposait aux ressentiments possibles et opposés de Maggy et de son père — sans compter celui d'Auburn — et assumait un poids bien lourd sur ses jeunes épaules. Mais l'examen des autres partis qu'elle eût pu prendre les lui montrait si épineux, qu'elle garda la consolante pensée d'avoir bien agi.

Maggy fut dolente ce soir-là, soit qu'elle souffrit réellement, soit que ses préoccupations fussent à l'alanguir. Solange la regardait avec une tendre pitié. Depuis qu'elle se trouvait mêlée à ses affaires et que, par la force des choses, elle se substituait en quelque sorte à ceux qui avaient mission de la protéger, elle sentait que la pauvre étourdie lui devenait plus chère. Rien des amers sentiments éprouvés en une heure de démence ne subsistait dans son esprit. Elle savait qu'Alan Oakvil l'aimait uniquement, et malgré la joie involontaire que lui causait cette conviction, elle se disait, non sans remords, que s'il eût aimé Maggy, leur vie à tous deux eût été bien différente.

Le baiser qu'elle mit au front de la jeune fille ce soir-là, avait quelque chose de maternel.

Il était arrivé parfois à Solange de ne pas dormir, parce que ses soucis la troublaient; cette fois elle veilla pour le compte d'une autre. Auburn se déclarait-il réellement vaincu? Allait-il abandonner la partie et renoncer à sa proie? Pénétrée de sa responsabilité, Solange ne trouvait un peu de calme que dans la prière et dans la pensée que le fameux billet restait une arme offensive et défensive entre ses mains.

Deux jours se passèrent sans incident. Le surlendemain, Roger vint dîner à Almesfort-House : c'était ce qu'attendait mademoiselle d'Aulnoy; mais elle se demandait comment elle allait obtenir de lui le renseignement désiré sans le surprendre et lui donner l'éveil. Il vint de lui-même au devant de son souhait.

« Vous avez appris le départ subit de M. Auburn pour l'Allemagne? dit-il d'un ton innocent à lord Alместon.

— Non, mais j'en suis bien aise, car il me déplaît souverainement, » répondit le père de Maggy.

Solange n'osa pas regarder son amie... Lady Almes-ton, qui observait sa fille, se sentit soulagée d'un poids très lourd.

Soutenue par la dignité et l'orgueil, Maggy resta au salon jusqu'à la fin de la soirée. Mais dans la nuit, Solange, agenouillée derrière sa porte, l'entendit sangloter avec un effrayant désespoir.

XVIII

Dans la nature, le calme qui succède à la tempête lui emprunte par le contraste quelque chose de doublement radieux; et plus l'orage fut violent, plus doux nous paraît le rayon de soleil qui en dissipe les traces.

Il n'en est pas de même dans l'ordre moral. L'âme troublée jusque dans ses profondeurs, ne reconquiert pas aisément la paix mise en fuite; les souvenirs restent vivaces, les blessures douloureuses, les plaies longues à cicatriser... quand elles ne sont pas inguérissables.

C'est ce qu'éprouva Solange, lorsqu'après les scènes diverses qui s'étaient succédé à Almesfort-House, elle se retrouva avec sa tante dans leur confortable installation de la rue Saint-Dominique.

Elle en était sortie fiancée, sinon très heureuse, du moins fixée sur un avenir prochain qu'elle apprenait à envisager tranquillement; elle y rentrait éclairée sur ses sentiments et ses devoirs, victorieuse après la plus terrible lutte qui puisse briser l'âme d'une femme, mais payant son triomphe de tout le sang de son cœur.

Précisément parce qu'elle souffrait, elle accueillit comme une amie, la solitude relative qui l'attendait après la vie de famille et de château menée en Angleterre; et quand lady Almesfort, qui voulait faire voyager Maggy, tenta d'entraîner l'amie de sa fille, Solange s'y refusa avec une douce fermeté.

Cette solitude, vers laquelle la jeune fille aspirait comme à la seule satisfaction qui lui fût désormais permise, se rencontrait d'ailleurs facilement à Paris cette année-là. Les terribles événements du siège et de la Commune avaient dispersé les amis; la mort avait frappé les uns, d'autres portaient le deuil d'êtres chers, ou subissaient de ces revers de fortune qui transforment une existence.

Madame de Cendré et Marcelle comptaient parmi les plus cruellement atteints, et la première pensée de Solange, en arrivant à Paris, fut sinon de les consoler, du moins d'alléger leur fardeau par sa sympathie chaude et discrète. Mais la veuve et la fille du colonel de Cendré habitaient un de ces quartiers excentriques où se logent volontiers les déshérités de la fortune.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que Solange pût s'y rendre, et sa rencontre avec son amie eut lieu dans des conditions toutes différentes de celles qu'elle rêvait.

Après les épreuves qu'elles avaient subies toutes deux, au milieu du deuil profond qui enveloppait Marcelle, elle voulait la revoir loin de tout œil étranger, lui parler cœur à cœur, oublier pour un moment, dans le passé, ce triste présent que l'orpheline devait trouver si dur. Ce fut le contraire qui arriva.

Madame de Valfontaine et sa nièce venaient d'être introduites dans un salon où les conduisait une de ces exigences mondaines si tyranniques parfois, qu'elles passent avant celles de l'amitié. La maîtresse de la maison ne s'y trouvait pas, mais à l'extrémité de l'appartement, devant un piano à robe d'ébène, une enfant essayait ses premiers accords sous la direction d'une jeune femme. L'enfant se retourna, et son mouvement fit lever les yeux à sa compagne: c'était Marcelle de Cendré.

Solange courut à son amie; mais au milieu de son effusion attendrie, elle éprouvait comme une déception. Son enthousiasme de jeune fille, éveillé par le courage de Marcelle, lui représentait le dévouement sous une forme peut-être plus pénible, mais assurément moins vulgaire. Son inexpérience de la vie pratique aidant, il lui semblait moins dur de manquer de pain que de *courir le cachet* dans les maisons où, quelques mois plus tôt, on était reçue en égale: sentiment puéril, mais assez naturel dans un cœur de vingt ans, encore bien neuf aux réalités de l'existence.

Toute à la joie émue de cette réunion, Marcelle oubliait le lieu où elle se trouvait, quand madame Dubreuil entra dans son salon.

C'était une femme à la fois élégante et commune; le grand style de sa toilette ne parvenait pas à dissimuler les vulgarités de sa personne. Elle aborda très gracieusement ses deux visiteuses, puis, se tournant vers la maîtresse de musique:

« Mademoiselle, la leçon est finie, si vous le voulez bien, dit-elle avec une politesse hautaine. »

Marcelle rougit, et se leva sans répondre. Mais déjà Solange, plus rose qu'elle, était auprès du piano:

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

Gros, avec ma tête, je suis
Un animal lent, mais soumis;
Après ma mort, toujours utile,
J'offre à chacun un mets facile,
Nourrissant les grands, les petits,
A riche table, même admis;
Excusez, lectrice subtile,
Ce mot, pour vous, peu difficile.

Mais, sans ma tête, affreux destin,
En tout repas, soir et matin,
Au mépris de dame nature,
Je sers à tous de nourriture;
Je suis humé, mangé, sort inhumain,
Sans qu'il en reste de chagrin.
On me donne au faible malade,
On me mange même en salade.

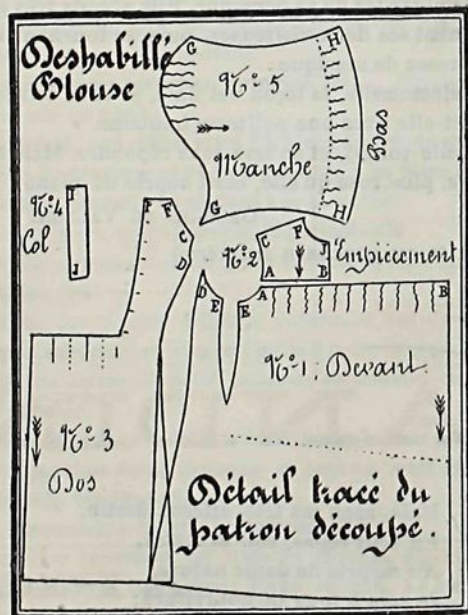
Explication du Logogriphe du 25 Avril: *Ursule*, où l'on trouve: *Russe, usure, ure, Lure, suc, rue.*

Petit vêtement-visite, en bengaline de soie, formant une manche pincée de plis près du dos; garniture en dentelle de laine, et superbe applique de jais couvrant l'angle de la manche.

Visite-cuirasse, en tissu de jais, s'ouvre modérément sur un gilet un peu bouffant en dentelle. Au contour deux rangs de dentelle surmontés d'un beau galon brodé de jais. La manche-visite très courte est garnie de deux rangs de dentelle qui décrivent derrière comme une pèlerine. Ces deux visites sont élégantes et d'une grande nouveauté.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Empiècement. — 3, Dos. — 4, Col droit. — 5, Manche. Il faut 5 mètres d'étoffe en 80 centimètres de large. Les coches du patron découpé correspondent aux lettres de raccord du détail. Les flèches indiquent le droit fil. Cette forme de déshabillé est char-



Visite en bengaline et dentelle de laine. — Vêtement-visite en tissu de jais.

Modèles de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

mante et sied aux jeunes filles et aux jeunes femme; elle se boutonne derrière; il faudra donc mettre l'étoffe double pour tailler l'empiècement et le devant, qui ne doivent pas avoir de couture au milieu. Tous les patrons taillés, préparer le devant en faisant la pince du dessous du bras et fronçant le haut d'une coche à l'autre. Le monter à l'empiècement en suivant les lettres de raccord. Préparer le dos, faire le pli triple, les boutonsnières et le joindre au-devant, à la couture du dessous du bras. La manche se monte par quelques fronces que l'on ramène sur le dessus de l'épaule. Dans le bas, la froncer en suivant le tracé à la roulette, le bord fera volant. La ligne pointillée faite au devant, indique des fronces qui se trouvent cachées par le ruban qui fait ceinture et qui prend de chaque côté du dos, sous le pli creux. Un nœud à la manche. Suivre toutes les indications données par le détail et qui sont reproduites aux patrons découpés.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 1519, et le patron découpé d'un déshabillé, pour jeune fille et jeune femme, figurine page 163.